

LA VIE PARISIENNE



— Mes contributions printanières?... Impossible de payer : mon cœur est dans les tranchées!

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenber 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

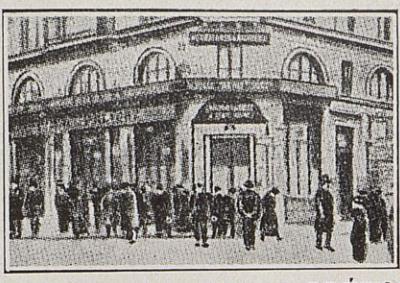
ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR



PRINTEMPS 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST

CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX
Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GÉNRE, CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90
JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS
EAUX - FORTES ✕ POINTES SÈCHES ✕ ENCADREMENTS

TAILLEUR ROBES depuis 100 fr.
Blouses sous robe 45 fr.
Seuil. Blanchard, 3, Faub. St-Honoré, Paris

CORSET MATRAY "Le Réaliste"
depuis 60 francs
21, rue Royale, PARIS.

BIJOUX Plus haut Gours
COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

SOUS BOIS PARFUM GODET

" SOURIRES DE PARIS "
Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand luxe mesurant 37×28, signées des maîtres Steinlen, Willette, A. Guillaume, Poulot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribé, H. Boutet, etc. Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garçonnères, cabines de navires, chambres, réfectoires, tranchées, etc., et évoqueront pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos délicieuses Parisiennes. Prix exceptionnel : 6 fr. F^e poste recommandé. Nouveauté : L'Heure du Péché, roman galant par Antonin Reschal; f^e 3 fr. 50. LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

" EROS "
Série d'estampes INÉDITES en couleurs de Fabiano, Kirchner, Hérouard, Léoncet, Léo Fontan, etc.
Catalogue illustré sous pli fermé : 0 fr. 50.

Contre les RHUMES, TOUX, BRONCHITES, GRIPPE, CATARRHES, ASTHME Maux de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRÉT
FLACON : 2'50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.



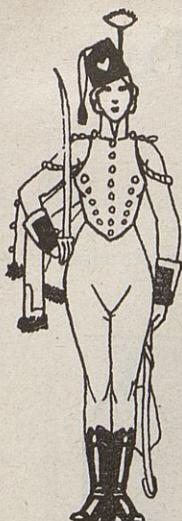
Après les repas
2 ou 3
Tastilles Vichy-Etat facilitent la digestion.

EDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

- Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50
LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes
LE PREMIER PAS par Abel Hermant
DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber
LES CAPRICES DE NOUCHE par Charles Derennes
- NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus
LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy
LA FOIRE AUX CHEFS-D'ŒUVRE, par Jacques Dréza
LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Un nez célèbre.

M. le comte Bernstoff, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, est « à l'ordre du jour », si l'on peut user à son égard d'une expression qui évoque, en ce moment, l'idée d'actions héroïques accomplies sous la mitraille...

Or sait-on que ce Boche cynique fut longtemps considéré en France comme un homme du monde ?

Plus encore qu'à Paris, le comte Bernstoff était populaire à Nice et sur la Riviera. Mais le climat du Midi ne lui était pas favorable. Au pays du soleil, son appendice nasal prenait des teintes rubicondes du plus déplorable effet. Et cette pénible tendance à rougir lui avait valu un surnom très significatif. Sur la promenade des Anglais comme sur la route de la Corniche le comte Bernstoff était communément appelé : *le phare du littoral*.

On ne l'y reverra pas, sans doute, de sitôt : c'est un phare à éclipse !...



Le maire-conserit.

La loi exige que les maires assistent, ceints de leur écharpe, au conseil de révision de leur canton.

Au cours d'une séance du conseil de révision, dans une commune du département de l'Ain, un brave maire devait subir lui-même l'examen médical comme réformé n° 2.

Pour concilier à la fois ses devoirs de magistrat et ses obligations de conscrit, il siéga, dans le costume d'Adam, derrière la table réservée aux autorités, en ayant soin de tenir ostensiblement à la main son écharpe tricolore. Il n'abandonna pas son insigne quand son tour fut venu de passer entre les mains du major et reprit ensuite très dignement son poste présidentiel, attendant une suspension de séance pour se rhabiller.

Nous tenons ce trait amusant de scrupuleux formalisme d'un témoin oculaire.



Une affiche.

On nous signale qu'un certain nombre de prisonniers allemands ont été cantonnés en Auvergne dans les dépendances — d'ailleurs parfaitement organisées — d'un hippodrome.

La chose, en soi, n'a rien d'extraordinaire. Mais ce qui est plaisant, c'est qu'on a négligé d'enlever une plaque apposée, l'an dernier,

. On y lit cet avis dû à la Société Protectrice des Animaux :

SOYEZ BONS POUR LES ANIMAUX

Et tout récemment un de nos confrères, de passage en cet endroit, et invité à constater l'humanité avec laquelle sont traités les prisonniers, s'arrêta, tendit vers l'affiche une canne menaçante et mi-sérieux, mi-gouailleur, bougonna :

— Soyez bons !... Encore de la sensibilité déplacée !



Pour les plus humbles victimes de la guerre.

Nous tenons à signaler une œuvre privée organisée à Genève, à deux pas de la gare des Eaux-Vives : cette œuvre fort touchante fait honneur à la sensibilité charitable des Suisses. Non contents de se dévouer avec une infatigable activité au soulagement des victimes humaines de la guerre, les Genevois n'oublient pas les humbles amis des combattants : ils ont donc fondé une société qui a pour but de recueillir et de soigner les animaux (chiens, chats, oiseaux, etc...) dont les maîtres sont mobilisés. Point n'est besoin de verser de cotisation : il suffit de prouver simplement qu'on est mobilisé et qu'on n'a personne pour soigner ses animaux. L'œuvre est ouverte à tous les belligerants ; mais nous devons dire qu'elle hospitalise, jusqu'à présent, très peu d'animaux appartenant à des Allemands.

On nous a dit que cette œuvre aurait une filiale à Lyon, quai de Pierre-Sainte.



Méprise.

La scène s'est passée dans un grand café des boulevards, proche de l'Opéra. Le lendemain du jour où fut officielle l'entrée en campagne de l'Italie, vers cinq heures, on vit pénétrer dans l'établissement Mlle Rita Géa, la charmante danseuse dont les succès sur les petites scènes « à côté » sont d'un heureux augure pour ses futurs débuts à l'Opéra-Comique.

Elle entra, distribuant des sourires à droite et à gauche. Alors un client de la maison, se dressant, cria : « Vive l'Italie ! » et comme la jeune femme passait près de lui, il lui planta sur la joue un retentissant baiser.

L'enthousiasme se déchaîna. La jolie danseuse fut fêtée, acclamée, embrassée. Quand elle parvint à se dégager de l'étreinte patriotique des manifestants, elle demanda timidement :

— Mais pourquoi ?...

— Madame, lui répondit-on, nous saluons en vous la sœur latine qui nous revient, fidèle à ses antiques sympathies. Vive l'Italie !

— C'est fort bien, Messieurs, répondit alors Mlle Rita Géa. Toutefois, je crois devoir vous informer que je ne suis pas Italienne, mais Espagnole !



Enfin !

Au Ministère des Travaux publics, on est naturellement très occupé. Il y a forcément beaucoup de travail public en temps de guerre.

La dernière affaire que le Ministère a eu à « solutionner » — pour parler mal, c'est-à-dire administrativement — était des plus délicates et des plus pressantes. Il s'agissait en effet de modifier la dénomination des dames sténo-dactylographes des Ponts et Chaussées et des Mines.

Il semble inutile d'insister sur tout ce que cette affaire présentait d'urgent et de grave, en ce moment.

Il fallait absolument, sous peine de compromettre la défense nationale, changer la dénomination de neuf dames sténo-dactylographes.

Eh bien, nous sommes heureux de pouvoir annoncer que c'est chose faite !

Après de multiples rapports et des enquêtes nombreuses, un décret en date du 23 février 1915 — et qui a été notifié le 21 mai aux intéressées, car il faut aller vite... — vient de régler cette grosse question. Désormais, les dames sténo-dactylographes des Ponts et Chaussées et des Mines porteront le titre de « dames employées ».

Nous pouvons dormir tranquilles.



La bonne soupe.

Une amusante anecdote nous arrive de l'Hôtel de Ville de Paris.

Un de nos plus sympathiques édiles s'emploie avec une inlassable activité au soulagement des habitants infortunés de son arrondissement. Il parcourt, chaque matin, les rues de son populeux quartier, s'enquérant des misères qu'il pourrait secourir. Dernièrement, à la soupe populaire qu'il dirige, il apprend que le cuisinier ne viendra point le lendemain : malgré son âge, il a contracté un engagement.

Notre charitable édile cherche partout un remplaçant à ce brave homme, mais en vain. Tant pis !... Il saura bien se débrouiller tout seul : il ne faut pas que les pauvres gens manquent de soupe !

Et, le lendemain, on put voir, à la place du maître-queue mobilisé, derrière les marmites fumantes, un conseiller municipal confectionnant de ses propres mains « le pot-au-feu et la légume » populaire.

Voilà de la bonne cuisine électorale ! Et nous ne rions jamais des politiciens qui sauront mettre ainsi, courageusement et simplement, « la main à la pâte ».



Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilogramme, est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.

Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

ALLONS AUX PYRÉNÉES

Par suite des événements actuels, les baigneurs des villes d'eaux de Belgique vont se trouver empêchés de regagner les lieux accueillants où ils avaient l'habitude de séjournier chaque année durant l'été. Les stations balnéaires allemandes sont à jamais bannies des projets de villégiature non seulement par les Français, mais par tous les alliés, les alliés d'aujourd'hui et ceux de demain. Après la guerre, l'idée ne viendra à personne d'aller chercher un repos réparateur au milieu des sites de l'Allemagne et de l'Autriche, qui se sont désormais séparées des nations civilisées.

A tous les Français qui considèrent comme un devoir de ne pas villégiaturer ailleurs que dans leur patrie, à tous les nationaux des pays alliés ou amis qui recherchent la douceur des paysages de France, les Pyrénées offrent toutes les promesses d'un séjour d'été aussi attrayant que réconfortant.

De l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées égrène une variété de villes d'eaux, renommées par l'efficacité de leurs sources, le pittoresque lumineux de la nature, leur climat délicieux. Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Pau, Hendaye, Cambo, les Eaux-Bonnes, Lourdes, Cauterets, Barèges, Luz, Saint-Sauveur, Bagnères-de-Bigorre, Capvern, Luchon, Ax-les-Thermes, Amélie-les-Bains, Vernet-les-Bains, Le Boulou, Collioure, Banyuls, ne sont que les principales parmi ces nombreuses stations desservies par le réseau des Chemins de fer du Midi.

LA VIE PARISIENNE SUR LE FRONT

Le soldat français a besoin de gaîté, et c'est ce qui explique le succès extraordinaire que *La Vie Parisienne* obtient dans les tranchées. Nous sommes fiers des lettres que nous recevons de tous les points du front pour nous remercier d'apporter, chaque semaine, un peu de grâce souriante à nos vaillants combattants.



La lecture de *La Vie Parisienne* sur le front.

Le plus agréable cadeau que l'on puisse faire à nos soldats est de les abonner à « *La Vie Parisienne* ». Nous sommes en mesure de faire parvenir régulièrement notre journal sur n'importe quel point du front.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES de LA VIE PARISIENNE

Le succès de nos estampes artistiques imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur) nous a encouragés à mettre en vente

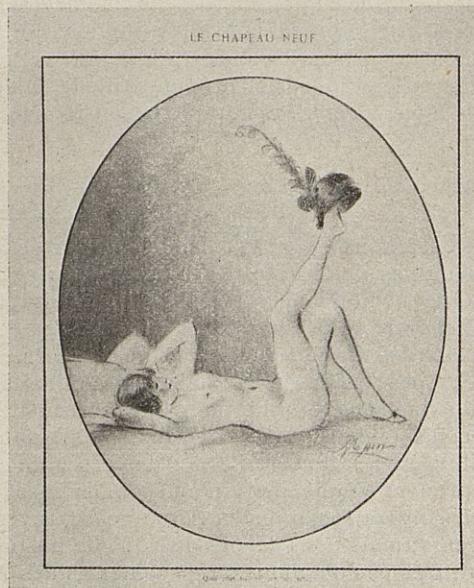
Quatre Estampes nouvelles

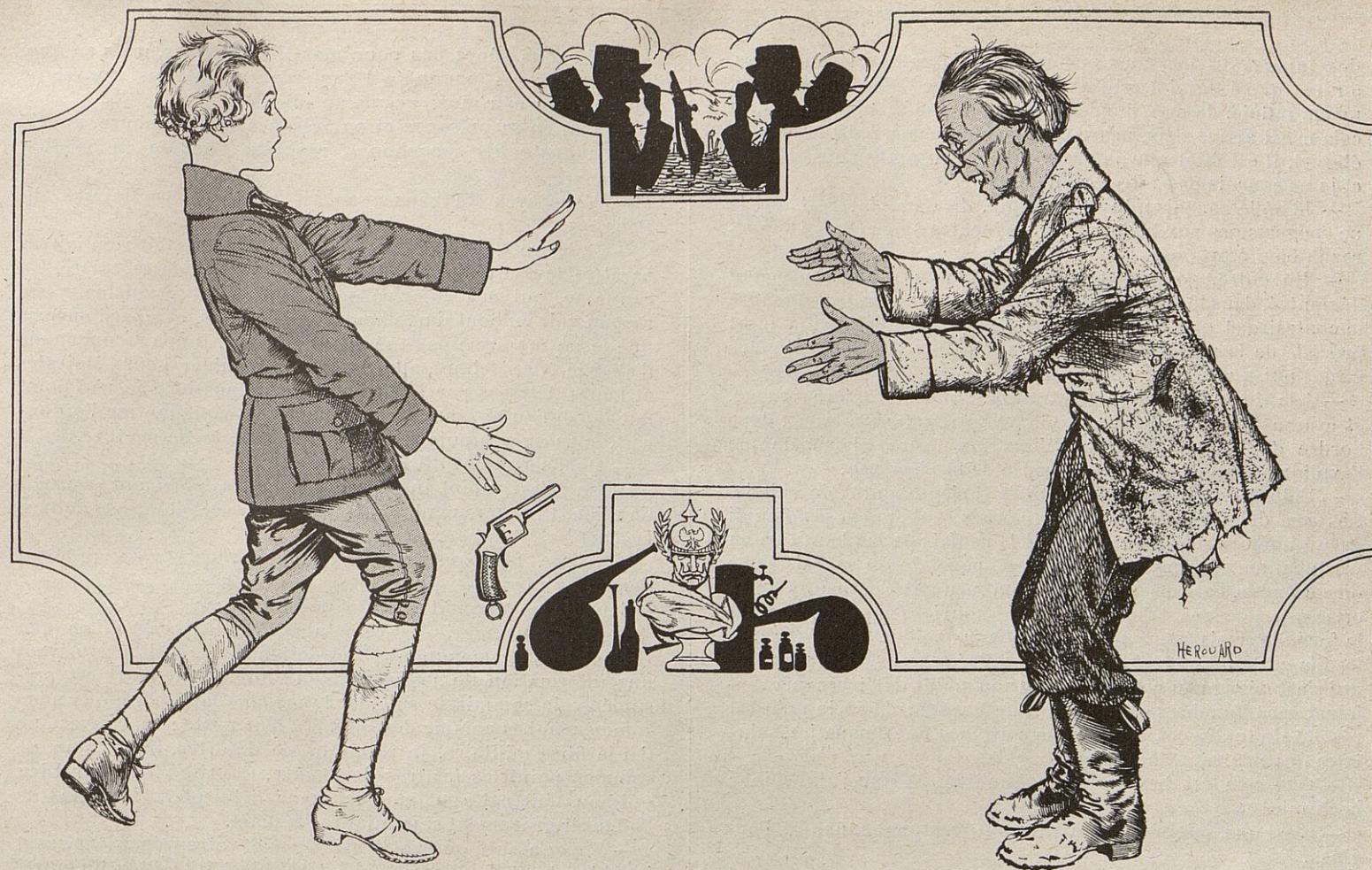
(*Le Chapeau neuf*; — *le Petit accroc*; — *le Songe d'une nuit de carnaval*; — *le Galant prétexte*.)

Chaque estampe est mise en vente séparément au prix de :

UN FRANC

(*Franco par la poste 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger*.)





LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE TRENTIÈME

Sur le point de commettre un suicide, comme disent les Anglais (Dieu les châtie!), Candide rencontre celui qui va aux enfers et qui en revient

Il n'est rien tel que de tuer pour se familiariser avec l'idée de la mort, et Candide croyait n'en avoir aucune frayeur, parce qu'il avait tué jadis avec beaucoup de facilité deux prêtres et un laïc, et depuis la guerre, l'icoglan. Il fut surpris d'apercevoir que, d'un point de vue personnel, la mort ne lui faisait plus le même effet. Cependant il ne doutait point de s'ôter la vie.

« Cela ne serait pas honnête, se disait-il, puisque j'ai accepté le pistolet. »

Il se reprochait aussi de n'avoir pas présenté à temps ses objections : c'est que, sur le moment, il était resté court; il en imaginait maintenant dix pour une, mais trop tard. Jamais il n'avait eu à ce point l'esprit de l'escalier. Il eut même celui de la rue; car il différa de se brûler la cervelle en bas devant la porte, et il continua de plaider sa propre cause tout en suivant son chemin au hasard. Il tremblait qu'on ne l'appelât et n'osait point tourner la tête. Il hâta le pas par un progrès insensible, et bientôt il fut au train de course. Enfin, il s'arrêta pour souffler un peu. Il était toujours résolu de se tuer.

« Mais au moins, se dit-il, à présent, je suis le maître de l'heure. »

Il soupira, et pensa qu'il serait bien aise d'entendre, à cette minute suprême, quelques paroles appropriées.

— Je me passe, dit-il, volontiers des secours de la religion; mais ceux de la philosophie me seraient bien nécessaires. Avant que me donner la mort, j'aimerais de savoir précisément ce que c'est. Ah! Pangloss, Pangloss que n'êtes-vous là?

Il venait à peine de faire cette invocation, qu'il eut une vision horrible et pensa mourir de saisissement, sans faire usage du pistolet.

Il rencontra une espèce de fantôme dont le visage était cyanosé, c'est-à-dire, plus simplement, coloré de bleu, dont les vêtements étaient tout couverts de boue sèche, et qui exhalait une insupportable odeur de chlore et de soufre. Il reconnut Pangloss, qu'il avait vu bien mort, et qui devait même à cette heure être brûlé. Il regretta d'avoir oublié un conseil que lui donnait jadis sa nourrice, qui est de n'appeler jamais les morts par leur nom : car ils ne demandent qu'à revenir, ils prennent la balle au bond, et ils ne vous laissent pas le loisir d'insister. C'est pourquoi, quand le pape vient d'expirer, le camerlingue qui doit, selon la règle, l'appeler par trois fois à voix haute, ne le nomme point de son nom de pape, mais d'un nom de famille qu'il a oublié depuis longtemps : on ne se soucie pas ordinairement qu'il ressuscite.

Persuadé qu'il avait affaire à une larve, Candide se disposait à n'en point tenir compte et à passer au travers, mais Pangloss se jeta sur son sein. Il n'osa se dérober à cet embrasement, crainte d'offenser et de chagriner son maître : il ne fit jamais rien de si pénible ni de si courageux.

— L'excès de ma joie, dit-il, est si grand qu'on jureraît que je n'en éprouve aucune : n'en croyez rien. Les mots me manquent. Ah! Pangloss, je vous ai retrouvé vivant et forçat sur une galère de la Propontide, mais cette fois je vous jugeais mort tout de bon et pour longtemps, sinon pour jamais. Ma curiosité est au moins égale à ma joie. Instruisez-moi vite par quel miracle...

— Il n'en est point, dit Pangloss.

— Cela est juste, dit Candide; mais par l'effet de quelle cause prodigieuse êtes-vous vivant après avoir été mort? Car vous l'étiez.

— On ne saurait l'être davantage. Je ne me suis jamais targué d'être immortel, mais éternel, qui n'est pas la même chose. Avez-vous oublié vos catégories? La mort et l'immortalité sont

(*) Suite. Voir les N° 9 à 22 de *La Vie Parisienne*.

des jugements que nous portons sous la catégorie du temps, au lieu que l'éternité est incompatible avec l'idée d'une durée, même infinie. Je puis donc mourir, puisque je suis mortel, et cela m'est arrivé déjà, m'arrivera encore; mais, puisque je suis éternel, il est fatal que je ressuscite. Cela tombe sous le sens, et je ne conçois pas votre étonnement.

— Je ne le conçois plus moi-même, dit Candide. C'est que je ne songeais pas aux belles choses évidentes que vous me suggérez là bien à propos.

— En outre, poursuivit Pangloss, Platon a lumineusement démontré, dans le dialogue de *Phédon*, que le contraire engendre le contraire et que la vie procède de la mort ainsi que la mort procède de la vie. Il s'ensuit que je dois de toute nécessité être vivant puisque je viens d'être mort.

— Cela, dit Candide avec admiration, est de la dernière rigueur, et je tiens que vous m'avez expliqué votre retour à la vie, dans l'ordre de la métaphysique. Vous me feriez plaisir de me l'expliquer maintenant dans l'ordre de la physique.

— Volontiers, dit Pangloss; mais il s'agit plutôt de chimie. Les gaz délétères que j'avais absorbés sont composés d'un si grand nombre d'éléments que, si je voulais écrire leur nom en westphalien, il remplirait une demi-page. Je ne saurais vous dire ce nom, car ma mémoire a un peu faibli au cours de la crise que je viens de subir. Je ne me souviens pas davantage de la formule, mais peu importe. Qu'il vous suffise de savoir que lesdits gaz contiennent, entre mille autres choses, de l'oxygène, qui s'est dégagé au contact de gaz non moins délétères qu'exhalaien mes funèbres compagnons de voyage; de sorte qu'il est résulté de toutes ces émanations mortelles une émanation salutaire qui m'a rappelé à la vie.

— Que cela est beau! s'écria Candide, et que j'aime donc la chimie!

— C'est une science essentiellement westphalienne, dit Pangloss.

— Je l'aime d'autant plus, repartit Candide. Je vous avouerai aussi que je suis bien content que vous soyez mort puisque vous avez cessé de l'être. Vous allez pouvoir me donner quelques documents authentiques sur les destinées de l'âme, et ce que vous m'enseignerez m'aidera peut-être à résoudre un cas de conscience que je vous soumettrai, s'il vous plaît, tout à l'heure. Mais dites-moi d'abord, mon cher maître, en quel lieu céleste ou souterrain s'est rendu votre moi après l'accident qui vous a coûté la vie.

— Vous savez bien, dit Pangloss, que l'on m'a mis dans un fourgon à bagages avec des centaines d'autres morts qui étaient liés par bottes.

— On n'a mis que votre guenille, dit Candide, avec une sorte d'exaltation mystique; mais votre âme? A-t-elle été précipitée dans le gouffre, ou bien a-t-elle déployé ses ailes et atteint les régions supérieures où habite la race des dieux?

— Je serais bien empêché de vous répondre, dit Pangloss. Je n'ai aucun souvenir du temps de ma mort, soit que mon âme ait été en efftanéanie, soit que la mort, comme le chloroforme, abolisse le sentiment et la mémoire.

— Diable! dit Candide. C'est que je dois mourir aussi d'un instant à l'autre, et même cela devrait être déjà fait. Je ne serais pas fâché de savoir d'avance où j'irai, ou bien si je n'irai nulle part.

— Ce qui peut vous réconforter en cette épreuve, dit Pangloss, c'est que vous n'êtes pas moins éternel que moi, et que, si vous mourrez, cela ne saurait être pour bien longtemps.

— Il est vrai, dit Candide; mais j'ai beau aimer le risque, je n'aime point le *peut-être*, même pour un rien de temps. Néanmoins, ce que vous m'assurez de mon éternité me donne confiance.

Il avait beau dire, il semblait peu résolu. Pangloss reprit :

— Que me chantez-vous que vous devez mourir? Vous n'avez point mauvaise mine.

— Hélas! repartit Candide, je ne me suis jamais mieux porté, je suis optimiste et incroyablement attaché à la vie. Mais j'ai eu le malheur de manquer à Sa Majesté Islamique, et l'usage en pareil cas est que l'on se fasse sauter la tête sans barguigner. Voici un revolver d'ordonnance qu'un officier m'a prêté à cet effet, et je regretterais d'avoir tant différé, si ce retard ne m'avait procuré la joie suprême de vous voir une dernière fois.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit Pangloss, mais en quoi donc avez-vous manqué à l'Empereur, pour vous trouver (si j'ose m'exprimer ainsi) acculé au suicide?

— J'ai, en sa présence et en présence de son épouse, appelé leur auguste fils « cochon », répondit Candide en baissant les yeux.

— Vous avez dû causer un vif plaisir à Sa Majesté, dit Pangloss.

— Je le crois, dit Candide, mais Elle n'en pouvait rien laisser paraître devant témoins, et Elle m'a foudroyé de sa colère. Un capitaine, qui m'a enfermé dans une chambre voisine, y est revenu voir au bout d'une heure où j'en étais, et a paru surpris que je ne me fusse pas tué spontanément. Il m'a recommandé d'aller le faire dehors, afin de ne pas troubler Leurs Majestés et Leurs Altesses par le bruit d'une détonation. Je n'ai point fait de difficulté pour sortir comme ce capitaine me l'ordonnait, mais un scrupule m'a jusqu'ici empêché de me tuer.

— Quel scrupule? dit Pangloss.

— Ce n'est point un scrupule, mais plusieurs, repartit Candide. Premièrement, n'est-ce pas une lâcheté de se donner la mort?

— Est-ce par courage, dit Pangloss, que vous préférez demeurer en vie?

Candide ne répondit point, et poursuivit :

— Deuxièmement, n'est-ce point un crime? Les Anglais (que Dieu châtie) ne manquent point de bon sens, et ils prescrivent une information de justice, chaque fois qu'un mort est présumé avoir commis le suicide. Je me suis laissé dire que nous sommes ici-bas comme des soldats à leur poste : vous savez que j'ai la fibre militaire, je rougirais de déserteur. Enfin, nous ne sommes point les maîtres de l'heure. C'est le vieux bon Dieu qui nous fait naître et mourir quand il lui plaît. Je crains de l'offenser gravement si je lui force la main.

— Soyez assuré que votre naissance et votre trépas le laissent indifférent, dit Pangloss. Il a d'autres chiens à fouetter. En outre, tout ce qui arrive est nécessaire, et beaucoup d'hommes se sont donné la mort volontairement depuis le commencement du monde : il est donc nécessaire que de temps à autre un homme se donne la mort volontairement, et vous ne dérangerez en aucune façon la succession des effets et des causes ni l'harmonie préétablie.

— Eh! fit Candide en colère, vous êtes bien pressé que je me tue et vous en prenez facilement votre parti!

— Non, dit Pangloss, mais je vous remontre que vos arguments contre le suicide ne valent rien. Je ne vois pas cependant que vous en ayez de meilleurs en faveur d'une résolution désespérée. Vous n'êtes point malade, il vous semble que la vie est tolérable. Quelle raison auriez-vous de la quitter?

— C'est, lui répéta Candide, que j'ai eu le malheur de déplaire à Sa Majesté.

— Je ne crois pas lui manquer de respect, répondit Pangloss, en vous disant qu'Elle n'y songe plus guère et qu'Elle a d'autres chiens à fouetter, puisque j'ai dit la même chose de Dieu.

— Le fait est, dit soudain Candide, que l'Empereur a de grands sujets de préoccupation, si j'en juge par ce que j'ai surpris en écoutant à la porte.

— Ah? ah? fit Pangloss. J'ai moi-même recueilli des bruits alarmants. Mais qu'avez-vous entendu?

— Sa Majesté Islamique et son auguste fils se sont chamaillés (sauf votre respect) comme des chiffonniers, ou plutôt comme des harengères. Au cours de la dispute, ils se sont mutuellement reproché des défaites plus nombreuses que les victoires qu'annoncent nos communiqués. J'en ai conclu que nous n'avons pas toujours été vainqueurs et que peut-être nos affaires sont-elles assez mal en point.

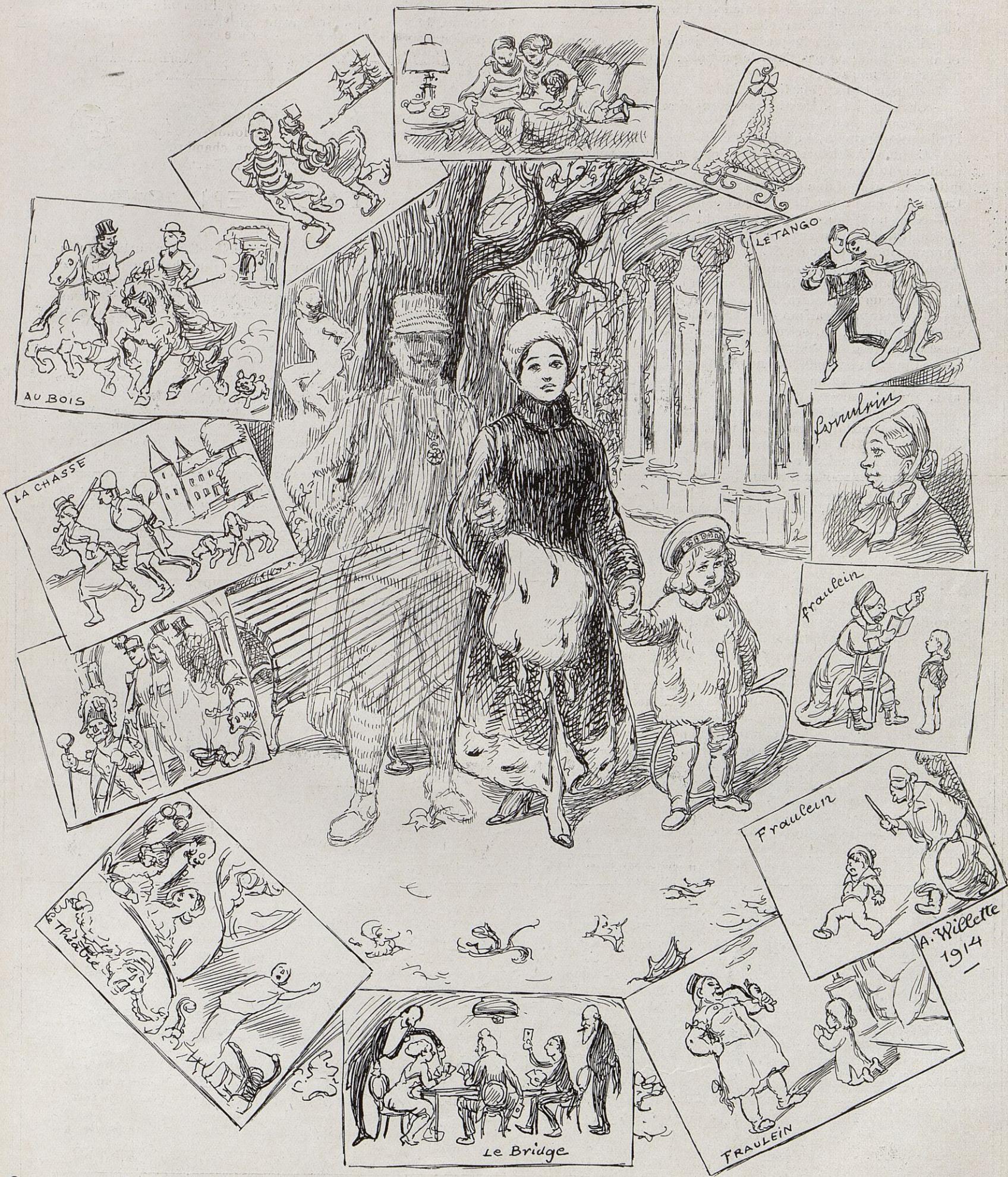
— J'ai appris la même chose de mon côté, dit Pangloss, et bien que je ne la tienne pas comme vous de la bouche même de l'Empereur, je commence de n'être plus si sûr que nous écraserons tous nos ennemis dans la poussière.

— D'où vous vient, demanda Candide, cette certitude à rebours?

— Cela forme un homme de mourir, repartit gravement Pangloss, et la mort est une grande école de vérité.

— Heureusement, dit Candide, que l'Italie, trompée par les

LES RÊVERIES DE DEUX PROMENEURS SOLITAIRES



Ce que regrette Madame.

Ce que ne regrette pas Bébé.

SOUVENIRS D'HIER; VISIONS LOINTAINES!

appâts grossiers que nous lui tendons, marchera bientôt avec nous, et elle fera pencher la balance en notre faveur; car elle dispose de forces considérables.

— Hélas! répondit le philosophe, j'ai lieu de penser que l'Italie ne tombera pas dans le panneau, et qu'elle marchera, mais contre nous.

Candide prit un air martial.

— Eh bien, dit-il, tremblerons-nous devant un ennemi de plus? Quand il y en a pour cinq, il y en a pour six. D'ailleurs, l'Italie est une quantité négligeable.

— Comme l'Angleterre, dit Pangloss, comme la Belgique, la Serbie, la Russie et la France; mais six quantités négligeables qui s'ajoutent font une quantité qui n'est point à négliger. Ah! Candide, j'ai peur que Dieu ne soit plus avec nous.

— Nous ne le saurons qu'à la fin, dit Candide. En attendant, je rougirais de compter pour si peu que ce fût ma chétive personne quand le salut de l'Etat est en jeu. Toutefois, je me demande si mon intérêt et même mon devoir me conseillent encore de mourir gratuitement pour un empereur qui n'a plus le prestige de la victoire.

— Je vous répondrai, mon cher Candide, que poser la question c'est la résoudre, ou, si vous préférez, que la question ne se pose même pas.

— Si je vous entendez bien, repartit ce digne élève du plus grand philosophe de l'Allemagne, nous sommes du même avis.

— Exactement, dit Pangloss. Nous avons fait jusqu'à présent plus que notre devoir sur les champs de bataille comme dans la vie civile. Si la Westphalie n'est pas au-dessus de tout, ce n'est certes pas notre faute, et nous n'avons aucune responsabilité. Il faut songer maintenant à faire la retraite.

— Comment nous échapper d'ici? dit Candide.

— J'y ai déjà rêvé, dit Pangloss, et j'ai un plan. Un Westpha-

lien a toujours un plan; car nous possédons, entre autres, le génie de l'organisation. Allez tranquillement m'attendre à l'hôtel. Je vous y joindrai avant une heure et tout sera prêt pour notre fuite.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.



LE TACT EN 1915

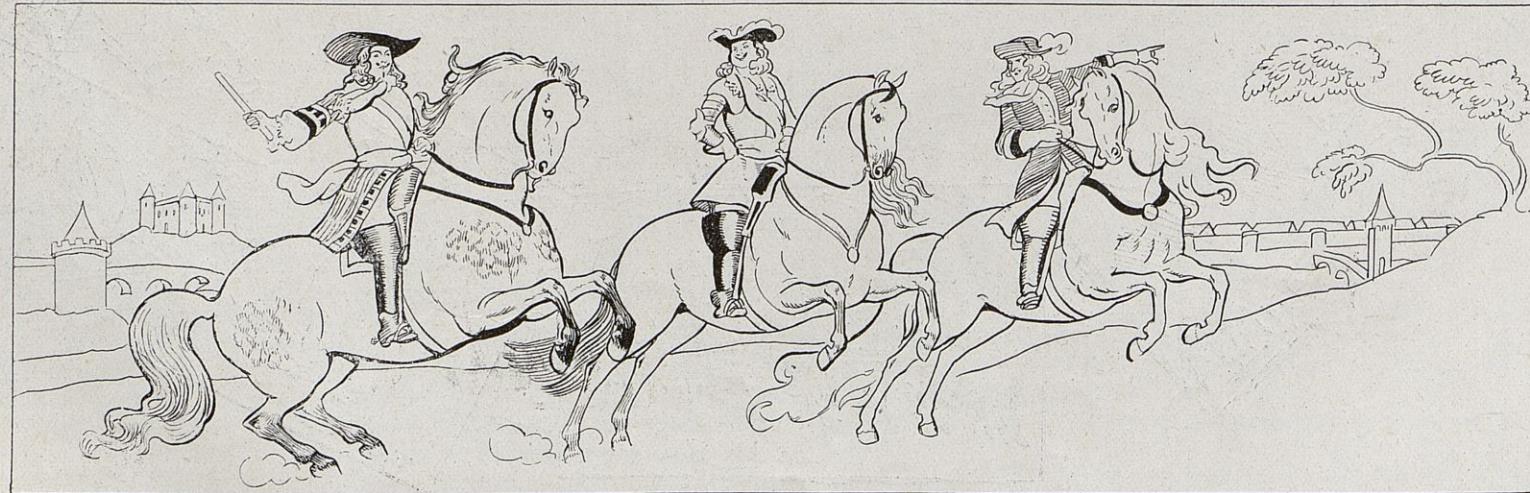
Il n'a peut-être jamais été plus difficile d'avoir du tact qu'au printemps de cet an de grâce 1915. C'est que l'habituelle mesure ne suffit plus : il faut en outre obéir à un tas de considérations souvent contradictoires et ménager les susceptibilités de gens qui vous sont complètement inconnus et qui ne savent pas non plus très bien ce qu'ils veulent.

Si, au moins, on était fixé, s'il y avait là-dessus une règle, comme qui dirait : « Ne faites rien de ce qui pourrait causer de la peine aux poilus »... Il est vrai qu'alors on pourrait faire absolument n'importe quoi. Car s'il y a une chose dont ils se fichent, les poilus, c'est bien ce qui se passe chez les civils... Mais il n'y a pas de règle, et le premier venu peut se plaindre du manque de tact de ses contemporains. Des personnes sont même devenues fort adroites dans cette sorte de sport. Elles écrivent aux ministres, elles envoyent des notes aux journaux, elles mènent des campagnes d'opinion. Tout les froisse : la façon dont s'habille votre femme et celle dont vous campez

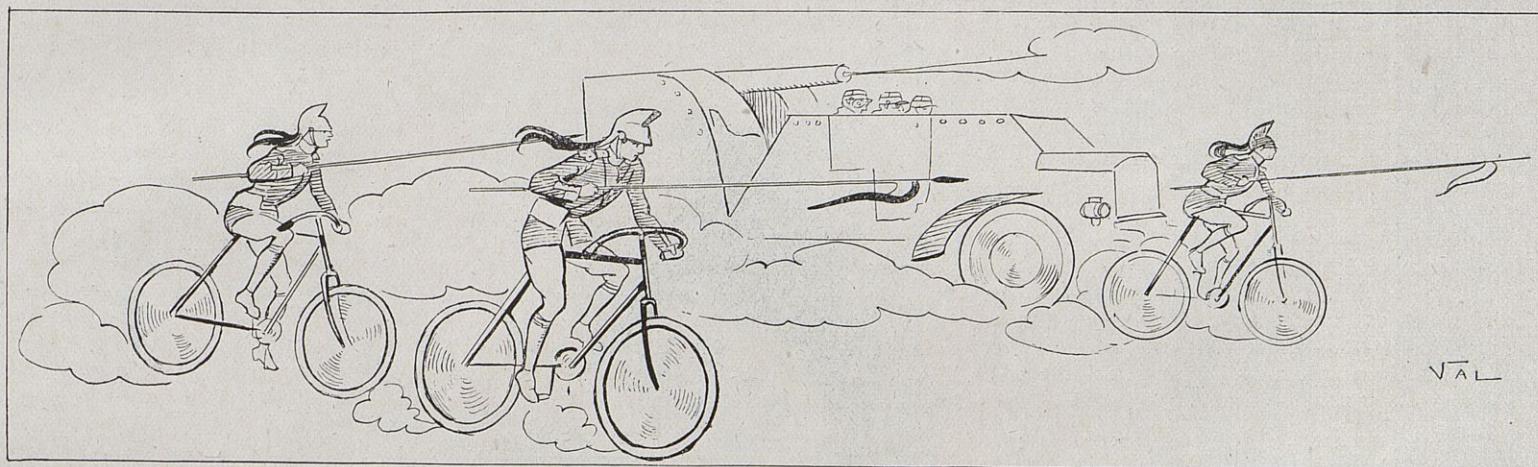
L'HISTOIRE EN IMAGES : CROQUIS CAVALIERS



Au XIV^e siècle, l'âge de fer : le cheval est une armure qui galope.



Au XVII^e siècle, le triomphe de la haute école : on ne chevauche plus, on caracole.

Au xix^e siècle, l'époque des charges héroïques, dont Reichshoffen fut la douloureuse apothéose.Au xx^e siècle, la cavalerie revient à l'âge de fer, mais les chevaux sont montés sur roues.

votre chapeau sur l'oreille, la réouverture des théâtres ou, à l'occasion, leur fermeture, etc., etc... La vie est devenue un véritable problème!



Le tact au théâtre.

C'est la bouteille à l'encre ! Quoi qu'on fasse, on patauge. Car de deux choses l'une : ou l'on joue des choses patriotiques, et alors il se trouve toujours des gens pour dire que la patrie est un sujet trop sacré pour être même effleuré sur les planches, ces planches qui..., ces planches que..., enfin ces planches infâmes ; ou bien l'on joue des choses qui ne parlent pas de patrie, et alors on trouve encore des gens (les mêmes du reste) qui protestent, car ils estiment inconvenante cette façon de parler, de penser, comme s'il n'y avait pas la guerre, cette guerre qui..., cette guerre que..., enfin cette guerre qui doit rester l'objet essentiel de notre préoccupation.

Je vous défie, vous, auteur dramatique, vous, directeur, de sortir de là.

Longtemps, on a cru qu'il suffisait, pour tourner la difficulté, de jouer *La Marseillaise* au commencement, puis à la fin du spectacle. Malheureusement, M^{me} Marthe Ch.n.l ne peut pas être partout à la fois, et chacun sait qu'une *Marseillaise* qui n'est pas chantée par M^{me} Ch.n.l n'est pas une vraie *Marseillaise*. Et puis, les grincheux ont fini par trouver le procédé insuffisant : « Sans compter, ajoutent-ils, que cet hymne sublime détonne étrangement dans ces lieux de perdition qu'on appelle des théâtres. Il lui faut tout au moins la Sorbonne ou le Panthéon. » Rien que ça !

Que faire cependant ? Car, parallèlement, on mène d'actives campagnes en faveur de la reprise des affaires. Il faut faire

vivre ces pauvres comédiens qui..., ces pauvres comédiens que... Alors, on a trouvé une solution, que je n'hésiterais pas à qualifier de sublime, si je ne la trouvais pas si profondément ahurissante. Elle consiste à *reprendre* les choses les plus vieilles, les plus falotes, les plus « tournées de province » de notre répertoire d'il y a vingt ans. Et ce n'est pas une de nos moindres surprises que de voir annoncer, sur les affiches de nos scènes boulevardières, au lieu de pièces acides, libres, virulentes, des vaudevilles démodés à Pontarlier même ou à Quimper... Sans doute pense-t-on que ces antiquités sont, du fait de leur absolue insignifiance, privées de tout pouvoir de nuire. « J'ai dormi, dit le professeur de tact, j'ai dormi, me voilà désarmé. »

Une chose surtout le froisse, c'est de voir des uniformes allemands sur la scène. Comme bien on pense, c'est pour les traîner dans la boue. N'importe ! il a peur. Il lui semble que les Boches vont conquérir notre théâtre national. Non, non, monsieur, rassurez-vous, Gérard Hauptmann ne nous reviendra pas.



Le tact en musique.

Et R.ch.rd Str..ss non plus, soyez tranquille ! Et laissez-nous un peu tranquilles aussi. Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que ce n'est pas le moment de parler musique ? Les marchands de pianos sont tous mobilisés. Ce qu'on jouera après la guerre ? Vous le verrez bien. En attendant, la parole est au canon.

Certains amateurs de sonates s'excusent de leur goût pour la grande musique en invoquant l'origine belge de Beethoven. Touchant !... Mais un peu bête.

Et puis, voulez-vous mon avis sincère ? Tant pis si le professeur de tact n'est pas content ! Ce qu'il y a de grand, d'universel



« Il est évident que la femme, par nature est destinée à obéir » (SCHOPENHAUER).

« Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment des femmes » (VOLTAIRE).

dans la musique allemande ancienne, l'apparente aux plus pures productions de notre classicisme français. Qui est plus racinien que Gluck? Par contre, hélas! certaine musique française ultra-moderne fleurait terriblement le parfum boche. Ah! mes enfants, quel ennui savant, prétentieux, compliqué! La voilà, la camelote allemande: la plus subtile, parce qu'elle porte l'étiquette de Paris.



Poignée de conseils.

Chose curieuse, alors que le protocole du tact est si maître sur les questions qui n'ont aucun intérêt immédiat, telles que la musique, la littérature, la philosophie, etc., il n'y a plus aucune règle en ce qui concerne certains sujets d'une brûlante actualité : la stratégie par exemple.

C'est sans doute parce que toutes les compétences sont au front.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a le droit de dire tout ce qu'on veut : que les Anglais ne sont pas prêts, qu'il n'y a plus personne dans les dépôts, que les Autrichiens sont encore sur les Carpathes, etc., etc... Plus c'est bête, plus ça fait de l'effet...

Par contre scellez votre boucle d'un triple sceau lorsqu'il s'agit de commerce, d'industrie. Car la vérité, la voici : « Tout est boche, et rien n'est boche ». Je m'explique. Comme les Boches ont fait de tout : de l'aspirine, du dentifrice, du bouillon comprimé, des robes, des brosses, des appareils hygiéniques, de la pomade, des jambes de bois, des journaux libertins, de la photographie, on soupçonna les fabricants, quels qu'ils soient, de ces derniers articles, d'être Allemands. Bien entendu, à ce soupçon répondit la protestation éperdue de ceux qui étaient Anglais, Américains, Russes, Suisses, etc. On y fit droit. Et c'est alors que les maisons allemandes elles-mêmes (par l'entremise de leurs représentants en France) protestèrent à leur tour, voulant nous faire prendre les vessies les plus notoirement prussiennes pour d'éclatantes lanternes parisiennes. Si vous avez quelque chose à acheter désormais, débrouillez-vous. Tout est boche, et rien n'est boche.

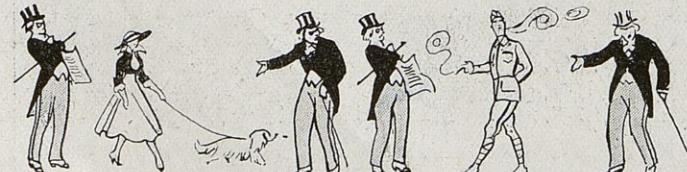


Le tact des fleurs.

Même le muguet! Il paraît qu'il était boche. Il nous venait de là-bas avec ses racines. (Symbole de la ténacité teutonne, sans doute.) Alors le tact au premier mai consista à acheter du muguet sans racine. J'ignore pourquoi d'ailleurs cela nous valut cette débauche de petits bouquets saugrenus et inodores bien plus pareils à des touffes de camomille qu'à la fleur chère à M. Mayol. C'était affreux. N'importe, le tact était d'acheter ces fleurs-là. Qu'est-ce qu'ils ont pris, les malheureux horticulteurs français, mal renseignés, qui ont vendu leur vrai muguet avec ses racines?....

Certes il est pénible de penser qu'on ne pourra plus laver ses cheveux à la camomille allemande; mais nous avons une compensation : c'est qu'on n'appellera plus *vergiss-mein-nicht* cette adorable fleur bleue, pervenche des amoureux, qui se nomme le myosotis.

FRANCIS DE MIOMANDRE.



CROQUIS ET FABLIAUX

VISITEURS ET VISITEUSES

- Où donc est l'armée, celle qui se bat?
- Là-bas, là-bas, sous terre, dans les tranchées.
- Où sont les réserves, les renforts?
- Abrités et dissimulés dans les villages, en arrière de la première ligne.
- Et le ravitaillement?
- Caché dans la forêt; il attend la tombée de la nuit pour accomplir sa besogne.
- Et tous ces civils et ces civiles qui s'agitent, discutent, bavardent, vont et viennent, brandissant des boîtes, des valises, des cartons à chapeaux et des parapluies?

— Ce sont des photographes, des placières en sous-vêtements, des marchands de toutes sortes de choses, des femmes légitimes, des femmes illégitimes : tous ont les meilleures raisons d'aller au front et ils ont pris leurs précautions en conséquence.

« Aussi les reconnaît-on à ce que le poids et le volume des bagages qu'ils déplacent est toujours inférieur au poids et au volume des papiers et cartes d'identité dont ils se sont munis pour pénétrer dans la zone des armées.

« Car, entre eux et le front, heureusement, il y a encore les gendarmes!



ENGINS

C'est un moine qui a inventé la poudre.
C'est un artilleur qui a créé le « 75 ».
L'Histoire ne nous a pas encore révélé le nom du père des fléchettes.



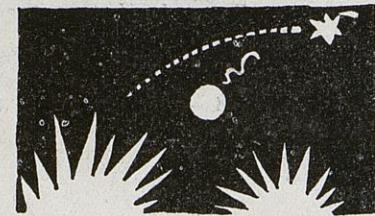
Mais c'est certainement un marchand de drap, fournisseur des armées, qui inventa, naguère, les fils de fer barbelés.

LES ÉTOILES FILANTES

— Sivousvoyezuneétoile filante, madame, faitesunvœu.

— Qu'on démolisse beaucoup d'Allemands!

— Une bombe; deux bombes; trois bombes. L'étoile filante elle-même, madame, a exaucé le vœu que vous aviez formé.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LE PRINCE HÉRITIER DE SERBIE
interrogeant des prisonniers autrichiens.



UN OBUS ALLEMAND
non éclaté, enfoncé dans un bouleau.



CHEZ LES POILUS DE L'ARGONNE
Le chargement d'une pièce de 155 court.



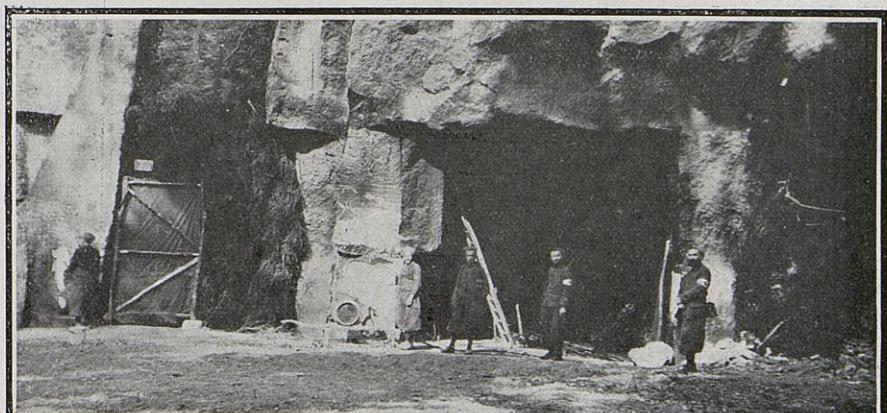
DANS UNE TRANCHEE-FORTERESSE DES ZOUAVES
L'examen, au moyen d'un télescope, des mouvements de l'ennemi.



ATTENTION! L'ENNEMI APPROCHE...
Mise en batterie d'une mitrailleuse.



LE GOURBI D'UN ARTILLEUR
Il n'y manque même pas *La Vie Parisienne!*



UNE MONTAGNE CHANGÉE EN CASERNE
Entrée d'une carrière où ont été installées des chambres et des écuries.



LES PETITS OISEAUX DES RÉGIONS ENVAHIES

Ils habitaient dans les arbres... Mais il n'y a plus d'arbres! Ils logeaient à l'extérieur des maisons, contre les cheminées, sous les chéneaux, à l'abri des auvents... Mais il n'y a plus de maisons!

Ils se terraient le long des chaumes, derrière les mottes de terre... Mais les champs et les prairies ne sont plus maintenant que des boyaux, des tranchées, des entonnoirs ou des cuvettes!

Les petits oiseaux des régions envahies qui veulent faire leurs nids n'ont plus d'arbres, plus de maisons, plus de guérets, Qu'ils viennent donc à Paris chercher le calme dont ils ont besoin : ils auront maintenant les théâtres, la Bourse, et même le Palais-Bourbon.



POISSONS DE HAUTE MER

Ils ont, à l'avant et à l'arrière, des nageoires qui sont des hélices et des réservoirs.

Ils ont un œil : cet œil est fixé au sommet d'une longue tige qui, de temps en temps, se montre au-dessus de l'eau.

Ils ont des oreilles, qui sont des réservoirs d'air comprimé et des ballons d'oxygène.

Mais ils n'ont pas d'oreille : aussi n'entendent pas ce que disent les neutres.

Ils le sauront plus tard!

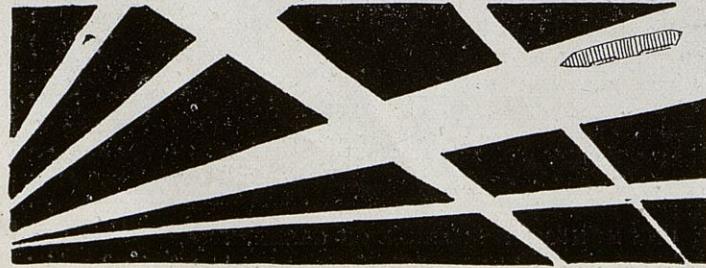
LA VIEILLE VILLE

Le zeppelin tourne autour de la vieille ville. Parce qu'on lui a raconté qu'elle manquait de poudre et qu'elle portait une ceinture de forts serre de près, croyant que la conquête va être facile : mais brusquement il se dégage et se sauve.



Puis, comme le renard de la fable, qui trouvait les raisins trop verts, il s'en va racontant partout que la vieille ville avait mis un peu trop de phares.

ANDRÉ HELLÉ.

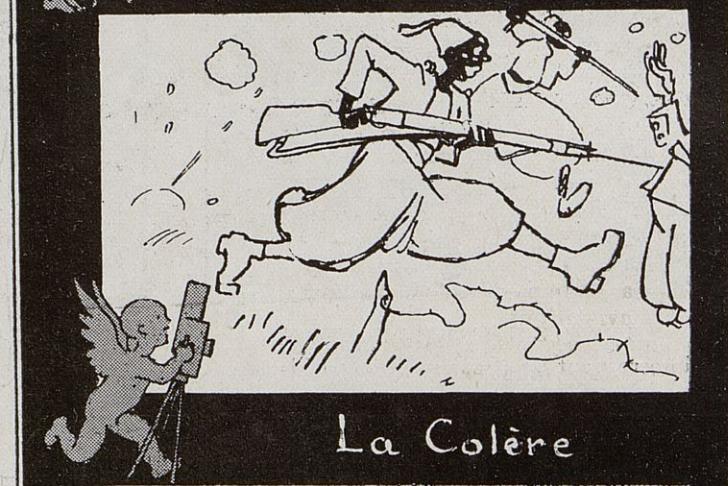


L'HUMEUR NOIRE

TABLEAUX DE TÉNÉBREUSE PSYCHOLOGIE



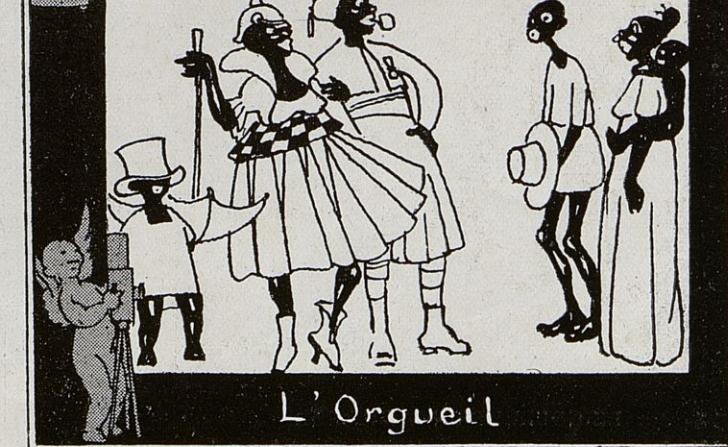
Le Chagrin



La Colère



L'Envie



L'Orgueil

279. Brunner

••••• ÉLÉGANCES •••••



Oui, vous ne le croiriez pas, mais c'est comme je vous le dis : plusieurs femmes, et non des moins savoureuses, ont déjà repris les jupons !...

Oh ! extrêmement légers, ces jupons, en voile de soie ou en mousseline impondérable, et d'une souplesse !...

A la vérité, ce fut une surprise.

L'autre soir, je revenais du front, comme tout le monde. Une amie passa : vous savez ce que c'est ? L'on ne s'était pas revu depuis le 2 août dernier ; Paris est silencieux et discret en ces lointains quartiers d'Auteuil, la nuit tombe vite, les jardins embaument, on cause... Bref, ces jupons, qui semblaient un nuage, une brume que le moindre zéphir eût fait envoler par-dessus les moulins, ces lingeries de fée m'ont rappelé mon enfance, alors que, jeune collégien, j'avais des cousines, et une marraine, pour mon cœur plein de peine... Cousines et marraine portaient, elles aussi, des jupons de dentelles, de fins jupons qu'un souffle suffisait à déranger...

Lorsque nos guerriers reviendront des tranchées, la mode des jupons sera dans sa fleur. Ils s'épanouiront alors, comme des corolles renversées, sous les jupes courtes. Pour les classes 14 et 15, cette grâce nouvelle ne sera qu'un plaisir. Mais les réservistes se souviendront.

Quant à nos territoriaux, ils auront bien d'autres soucis à fouetter !

Mais ces guerriers eux-mêmes, si nous en parlions ? Ne veut-on pas qu'ils aient, eux aussi, leurs élégances ? Depuis dix mois que la guerre dure, un style est né. En France, il ne nous faut pas si longtemps.

L'habillement d'un parfait militaire doit être semblable, du moins par la coupe, à un costume de golf.

Dans le temps jadis, bien avant l'août de 1914, il y avait des prescriptions et des règlements

qui imposaient aux officiers comme aux simples soldats telle ou telle manière de se vêtir. Mais c'étaient là des exigences puériles : on y a renoncé. Chaque militaire, aujourd'hui, s'affuble à sa guise : la seule règle est l'obligation formelle de différer de son voisin, ne fût-ce que par un détail. Deux troupiers qui se permettraient de se promener ensemble ou de se placer l'un à côté de l'autre sur les rangs, alors qu'ils se trouveraient identiquement accoutrés, se verrait très sévèrement punis. Que l'ensemble donne néanmoins toujours l'impression d'une tenue de golf, cela seul est guerrier.

Quant à la couleur de cette tenue, mieux vaudrait que ce fût le bleu. Evidemment, une certaine monotonie provient de cet abus du bleu : il y aurait avantage à choisir des étoffes parmi

les nuances beige, paille, beurre frais, vert d'eau, mauve, gris perle et fraise écrasée. Cependant un habile soldat pourra mettre un peu de variété dans ses uniformes en y mariant tous les tons connus du bleu, depuis le saphir jusqu'à la teinte horizon, depuis l'azur jusqu'à l'ardoise, et depuis la pervenche jusqu'à la pensée, en passant par le bleu turquoise, le bleu paon et le bleu nuit d'été.

Il y a aussi une question d'équipement. A tout brave garçon qui fait son devoir au feu, il n'importe guère : avec un bon fusil, s'il est simple troupier ; un solide revolver, une jumelle précise et un étui à cartes imperméable, s'il doit commander,

voilà notre héros paré... Ah ! encore un détail : la croix de guerre. Qu'il la gagne, s'il ne l'a déjà. On la porte comme une rose, sur le cœur : et c'est charmant.

Si toutefois notre militaire préfère aux émotions du feu les joies plus modestes du dépôt ou des états-majors, son équipement devra consister surtout en une automobile, toujours prête, toujours trépidante, toujours là, dehors, à la porte, et jamais indisponible. Qu'à chaque instant et à tout propos il puisse dire : « Voulez-vous l'auto, mon capitaine ?... Prenez donc l'auto, mon commandant, je vais vous conduire... Mais, mon colonel, voici justement une auto qui vous attend... Mon général, n'importe quelle auto, tenez, celle-ci par exemple... Ces dames auraient plus vite fait d'aller en auto : or, précisément, celle-là ne fait rien... »

Une auto, une seule, voilà le minimum. Il va de soi que si un troupier peut disposer de deux voitures, de trois, de tout un convoi, cela n'en vaudra que mieux pour sa bonne tenue militaire. L'opinion se montrera toujours sensible à ce fait qu'un poilu de dépôt soit convenablement équipé, et la bonne volonté ne saurait manquer d'être récompensée.

Une femme élégante s'en va de son pied léger par les rues, et prend même le métro, aujourd'hui. Mais ce n'est pas à dire qu'elle n'ait plus son auto. Toutefois il faut que celle-

ci soit peinte en couleur poussière : toute autre teinte paraissant vicillotte, démodée, et puant le civil à plein nez.

A son auto, une dame était tenue, cet hiver, de joindre quelque ouvrage de tricot. Il eût alors paru plus qu'indécent de se laisser voir, en quelque lieu que ce fût, sans tenir aux mains une chaussette ou un cache-nez en train, et des aiguilles à tricoter. Depuis le printemps, cet accessoire est devenu moins nécessaire : on peut maintenant s'en passer quelquefois, sinon y renoncer totalement.

La raffinée ne laissera donc pas de circuler ça et là, pour faire ses courses ou se promener, dans son auto grise. Les passants songeront tandis qu'ils la verront passer en cet équipage : « Hôpitaux... Femme d'officier... » C'est là ce qui convient : libre à elle, ensuite, de faire séjourner sa voiture pendant des heures devant les grilles des plus frais jardins, notre jolie



personne n'en sera pas moins tenue pour une sorte de mobilisée, et le bon ton le veut ainsi, comme vous savez.

Cependant, au cas où notre raffinée n'aurait point eu jusqu'à ce jour le loisir de faire peindre sa voiture en quelque nuance mordue et terne à souhait, il lui suffirait alors de placer bien en vue sur l'un des coussins, à l'intérieur, sinon à côté du chauffeur, quelque gros ballot de drap bleu ou de fournitures visiblement pharmaceutiques : ceci fait, qu'elle aille où il lui plaît, la louange la suivra.

IPHIS.

CHOSES ET AUTRES

Sur le boulevard, vis-à-vis un cabaret célèbre cher aux tout jeunes gens, et près du Vaudeville, est un kiosque où l'on vend les journaux de tous pays, particulièrement les italiens. Le tenancier est lui-même Italien, ardent patriote, et francophile. Pendant les trois premières semaines de mai, chaque fois qu'un Parisien qui a le bonheur d'entendre la langue de nos nouveaux alliés lui demandait le *Secolo* ou le *Corriere della Sera*, il disait mystérieusement en réclamant *due soldi* :

— La guerre est déclarée de ce matin. C'est affiché à la Bourse.

Rien n'était affiché à la Bourse, la guerre n'était pas déclarée ; mais, comme la nouvelle faisait plaisir, on y croyait. On y croyait tous les jours. Et on s'empressait de la colporter.

Un beau jour, la guerre a été déclarée tout de bon, et le marchand de journaux patriotes n'a plus rien dit ; mais il a orné son kiosque d'un immense drapeau aux trois couleurs : rouge, blanc et vert.

Tous les commerçants italiens de Paris ont fait de même, et quelques Français les ont imités. Les grands hôtels ont pavoisé, les cercles, au moins un cercle : l'Automobile. Nous sera-t-il permis de dire que cet exemple devrait être plus généralement suivi ?

Nous ne ferons jamais assez de politesses à nos alliés italiens, avant tout parce que nous devons leur être doublement reconnaissants, et de leur neutralité d'hier et de leur aide d'aujourd'hui ; et puis parce qu'il faut répondre aux injures ignobles dont les Austro-Boches les abreuvent. Nous ne pensons pas, sans doute, qu'ils y attachent la moindre importance ; mais nous devons avoir souci de leur témoigner qu'ils ont quitté le camp des goujats pour se joindre aux Européens bien élevés.

Nous ne saurions d'ailleurs dissimuler que ces injures allemandes nous comblent de joie.

D'abord, pour des raisons purement esthétiques. Il ne nous déplaît pas de constater que dans l'injure, comme dans tous les autres genres de productions, l'Allemagne est de la dernière médiocrité. C'est une erreur de croire que l'injure est à la portée du premier venu. Il y a un style de l'injure. L'injure allemande, comme la plupart de leurs marchandises, n'est rien que camelote.

Ces outrages ignobles nous réjouissent aussi pour des raisons plus positives. L'ennemi est, à la lettre, enragé. Allons, il y a du bon !

Parmi les grossièretés de journaux, le message de S. M. François-Joseph ne fait pas mauvaise figure. Je crois même que ce document officiel mérite d'être classé premier. Il ne contient pas d'expressions ordurières comme les articles de Berlin et de Munich : l'empereur d'Autriche a un grand âge, sa mémoire a faibli (ne parlons pas de son intelligence, qui n'avait rien à perdre), il ne se souvient plus de la langue verte, supposé qu'il l'ait jamais sué : c'est peu probable, car il a reçu une éducation très boursgeoise, et le langage de son jeune temps était châtié. Mais, avec des expressions choisies, son manifeste « *A mes peuples* » contient plus d'hypocrisie, plus de vilenie et plus de mensonge qu'un communiqué de l'agence Wolff. Il est avec cela pleurard et papelard à souhait. Voilà un chiffon de papier qui en dit long sur le compte de celui qui y a promené sa plume !

Au fait, il ne nous apprend rien. Nous savions à quoi nous en tenir depuis longtemps. Mais, avant la guerre, on était obligé de respecter ce sinistre petit vieillard tête, borné et insensible. L'histoire dira qu'il n'était même pas digne des tragiques infortunes qu'il a subies : il ne les a seulement pas comprises, et il a continué d'avoir des rhumes, d'aller à Schœnbrunn, de faire des visites quotidiennes à sa vieille bonne amie, comme si de rien n'était. L'histoire l'excusera peut-être sous prétexte qu'il n'a même pas agi avec discernement ; mais, tant qu'on entretient avec lui de bons rapports, il fallait faire semblant de croire qu'il est vénérable. Il ne l'est pas. Tous les vieillards ne sont pas vénérables, et ceux qui n'ont pas cette fiche de consolation sont bien les plus tristes et les plus méprisables déchets de l'humanité. Maintenant au moins, on peut le dire : la guerre a déchiré les protocoles. Ce n'est pas le seul service ou le plus grand qu'elle nous ait déjà rendu ; ce n'est pas non plus le plus petit !



Les écoliers allemands ont eu un jour de congé pour fêter le torpillage de la *Lusitania* et l'assassinat de quinze cents hommes, femmes et enfants.

Les écoliers français ont eu un jour de congé pour fêter l'entrée en campagne de l'Italie.

Kultur allemande, culture latine !



La belle aventure !

L'Italie s'est émue à la voix d'un grand poète.

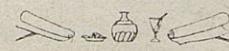
Hier encore Gabriele d'Annunzio n'était que Gabriele d'Annunzio, et cela pouvait déjà passer pour un destin fort splendide : aujourd'hui, il est l'âme même de sa patrie.

L'aventure est aussi belle pour l'Italie que pour Gabriele d'Annunzio.

La France a joué magnifiquement son rôle et n'envie rien à personne, pas même à sa grande sœur latine ; mais je ne gagerais point que pas un Français n'envie Gabriele d'Annunzio, et n'aurait souhaité de jouer ici le rôle qu'il a joué là-bas.

L'illustre poète l'a deviné : il a toutes les finesse, il est de Rome et de Paris ; et il a envoyé des dépêches à tous ceux qui ont chez nous la vedette, mais une vedette en moins grosses lettres.

Ces dépêches sont fort belles, et une surtout est admirable. Les discours écrits de Gabriele d'Annunzio sont de superbes morceaux de littérature, mais enfin de littérature : ses improvisations, s'il nous est permis de choisir, sont d'une beauté bien supérieure. Savez-vous que, depuis Lamartine, nul orateur n'a su comme lui parler d'une fenêtre ou d'un balcon, et enflammer un peuple ?



Le départ des Italiens nous a rappelé après dix mois notre mobilisation. C'était le tour de la gare de Lyon, après la gare du Nord et la gare de l'Est. Nous sommes allés les voir partir comme nous étions allés voir partir les nôtres. Les anciens sont allés voir leurs bleus : la promotion de l'année d'après...

Paris était aussi calme, aussi animé, aussi brillant que le 2 août, mais moins grave. Le temps était, comme alors, merveilleux. C'était jour de fête, la Pentecôte et la Journée Française, et comme cette double fête n'était pas la fête des fleurs, pour la première fois depuis bien des années, il n'a pas plu.

Le long des Champs-Elysées, sur les boulevards, on voyait passer de ces cars gigantesques — colossaux — où l'agence Cook, en temps normal, promène ses touristes ; mais ces estrades roulantes n'étaient garnies que de blessés convalescents.

Ils visitaient Paris, où la plupart viennent pour la première fois. Ils ouvraient de grands yeux, et tous, tous avaient cette gaieté admirable, cette gaieté extraordinaire, qui est pour les non-combattants, pour les civils trop intacts, un continual étonnement — et un exemple.

Et dans ce Paris de la guerre, si sérieux, toujours si beau, c'était partout la joie de vivre, ou de revivre, le renouveau, un

autre renouveau que celui des années de paix, un printemps plus franc, plus ardent, plus hâtif, un printemps qui se dépêche d'être l'été...



Sans trop prendre au pied de la lettre les fantaisies des Gobineau et autres ethnologues amateurs qui ont dogmatisé sur l'incompatibilité et l'irréductibilité des races, on peut croire que les mariages internationaux ou mixtes n'ont guère de chance d'être « délicieux ». Mais, durant la longue période de paix dont l'Europe a joui (si l'on peut dire), les méfiances se sont endormies et les races se sont souvent croisées. Bien des hauts personnages trouvent maintenant leurs épouses gênantes, et réciproquement.

Il est écrit :

« Ton pays sera mon pays, ton Dieu sera mon Dieu. »

Mais la femme, en temps de paix, veut avoir sa liberté de conscience, et, en temps de guerre, elle s'avise parfois qu'elle a une patrie.

Le plus en vue des « mal mariés » est le prince de Bulow, « notre Bernard », qui jusqu'ici croyait l'être fort bien. Il a épousé une Italienne, qui ne saurait être plus Italienne, puisque c'est une Minghetti. Il se plaisait à jouer au grand seigneur romain, il lui faut redevenir barbare : cela est dur. Il a fait à mauvaise fortune visage arrogant, et il a dit, en parlant, à son majordome :

— Garde bien la villa Malta.

Rien ne prouve que le gouvernement italien ne se chargera pas de la garder, si l'on fait là-bas comme ici une loi des séquestrations.

Mais ce qui est plus grave, c'est qu'on a raconté que le ménage du prince, fort uni jusqu'à présent, se disloquait, et que la princesse, née Minghetti, ne voulait à aucun prix suivre le prince en Allemagne. Elle a cependant quitté Rome avec lui, ils ont partagé un des cinquante wagons que l'ambassadeur avait réquisitionnés pour sa famille, ses subordonnés, ses domestiques, ses valises, et sans doute ses animaux favoris. C'est un train spécial pour Hagenbeck ! La princesse a suivi son mari, et on ne sait rien d'autentique sur leur prétendue brouille, sauf qu'elle avait l'air fort triste et qu'elle était vêtue de noir. Il serait téméraire de tirer de là des conclusions. Une autre ambassadrice, Mme de Flotow, demeure obstinément en Suisse plutôt que de retourner à Berlin. Troisième potin : la kronprinzessin lâcherait le kronprinz, qu'elle trouve en vérité trop crapuleux. Elle a mis du temps à s'en apercevoir ! On assure que c'est sa mère, la grande duchesse Anastasie, qui lui a ouvert les yeux.

Il est une autre... disons princesse, pour ne pas préciser, qui est née allemande et devenue depuis bien longtemps... continuons de ne pas préciser. Enfin elle est de notre côté, et d'autant plus qu'elle est très parisienne.

Elle écrivait, dans les premiers jours de la guerre, à une de ses intimes de Paris :

« Mes quatre fils sont au front, je n'ai plus une goutte de sang allemand dans les veines. »



Pensez-vous qu'il faut que nous ayons été sages ? On nous permet de rester à table jusqu'à dix heures et demie ! On rend aux cafés leurs terrasses !

Eh bien, elles sont fort agréables, parce qu'on n'y voit plus comme naguère de ces clients qu'on ne retrouve avec plaisir que dans les albums de Hansi. On y est vraiment en famille et entre soi. On n'y entend plus que les divers idiomes des alliés et notamment le français. Quel miracle ! Pourvu que ça dure !

Mais on y entend plusieurs français, entre autres celui de nos bons alliés belges. Qu'il est quelquefois savoureux ! Hier nous avons cueilli chez *** ce bout de dialogue :

— ... Ses deux fils sont au front. L'aîné a été cité.

— Et Léopold ?

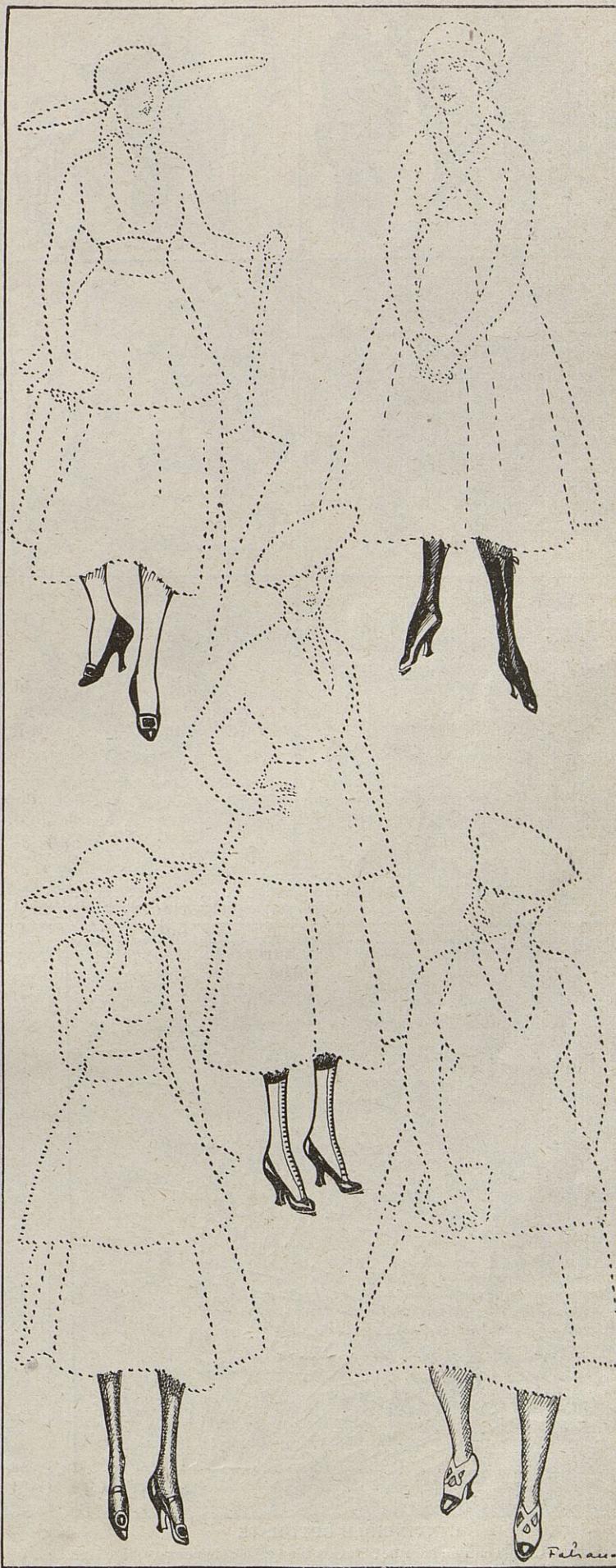
— Pas encore. Il est aussi brave que le frère, mais il n'a que du courage, il n'a pas de l'embonpoint.

Un des bons serviteurs, dont j'ai copié déjà plusieurs lettres de la tranchée pour les lecteurs de *La Vie Parisienne*, a écrit en dernier lieu à son maître ceci :

« ... J'ai été blessé hier, mais ce n'est rien, et j'espère, dans deux ou trois jours, reprendre mon travail. »

PORTRAITS EN PIEDS

Depuis que les femmes ont adopté la jupe courte, on dirait qu'il n'y a plus que la chaussure qui compte dans leur toilette. Mais hélas ! que de jambes trop maigres ou trop grosses trahit la nouvelle mode !



LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



UNE LEÇON DE KULTUR PAR LA MÉTHODE OBJEKTIVE

(Punch, de Londres.)



L'INVINCIBLE OPTIMISTE

— Alors, c'est ça une bataille? J'avais bien raison de penser que c'était moins terrible qu'on ne le dit!
(The Bystander, de Londres.)



LE RÊVE DU PRÉSIDENT WILSON :

Voir toutes les nations valser paisiblement aux accords du concert européen.
(Life, de New-York.)



LES GAZ ASPHYXIANTS, QUAND LE VENT TOURNE

— Donnerwetter!... Que Dieu châtie l'Angleterre!

(Punch de Londres.)



LE GRAND DUC NICOLAS DOMINE LA SITUATION

— A ce que je vois, Messieurs, vous ne connaîtrez pas toutes les surprises du jeu des montagnes russes!

(The Passing Show, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Les dispositions de la Bourse de Paris ne se sont pas modifiées cette semaine. Les transactions sont toujours en effet des plus clairsemées, le calme domine à nouveau tout le marché. Au dernier moment, nos fonds nationaux toutefois se montrent fermes; le *Journal officiel* du 19 mai a promulgué la loi augmentant la limite d'émission des bons ordinaires du Trésor et des bons de la Défense Nationale qui est élevée à 6 milliards de francs. L'Extérieure espagnole est encore très ferme.

Le groupe des obligations de chemins de fer russes a été plus soutenu que précédemment.

Les fonds serbes sont l'objet de transactions quotidiennes : depuis que le différend sino-japonais est aplani, la reprise des fonds chinois et japonais n'a fait que s'accentuer. C'est le fonds chinois le mieux gagé car il jouit, en plus de la garantie des recettes des douanes maritimes, de la garantie du gouvernement russe. E. R.

Le Crédit foncier franco-canadien a tenu son assemblée générale le 17 courant.

Les comptes qui ont été présentés montrent un bénéfice de dollars 3.037.810,82, les charges se sont élevées à dollars 2.066.883,80. Le bénéfice net s'est établi à dollars 970.927,02 contre dollars 826.073,03 l'an dernier.

Le dividende a été fixé à francs 26 par

action. Les parts de fondateur recevront francs 46,02.

Il a été reporté à nouveau une somme de dollars 330.860,23.

PARIS - PARTOUT**Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.**

Le Moulin de la Chanson tourne
Pour le renom du bel esprit,
Pour le gai poilu qui séjourne
Un jour ou deux dans son Paris!
Pour le civil, le militaire,
Le bon Moulin de la Chanson
Nous moud de l'espérance claire
Et du rire en coups de clairon!
Matinées Dimanches et Fêtes à 3 heures.
Téléph. : Gutenberg 40-40.

L'alcool de menthe Ricqlès est inappréhensible en tous temps et partout, en ce sens qu'il suffit à l'hygiène de l'estomac et de la toilette. Son odeur vivifiante assainit l'eau et calme instantanément la soif. Ses vertus sont universellement constatées et prouvées par l'énorme consommation de la marque si connue « Ricqlès ».

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de *La Vie Parisienne*, l'annonce « **Chocolats et Bonbons Prévost** » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : **Maitres de l'Amour** (38 vol.), 7 fr. 50;
Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr.; **Romans humorist.**,
3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Mme ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE

30, r. Gustave-Courbet 2^e face)

MASSOTHERAPIE Guérison Asthme, Emphysème, rapide Fractures, Ankylosures, Sciatique et Rhumatismes, 4, Rue Duphot.**Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.**
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)**Hygiène et Beauté** p^r les Mains et Visage. M^m GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).**MARIAGES RELATIONS MONDAINES.** Renseign^{es} grat.
M^m VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^e ét. g.)**LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE**
Elégante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).**MARIAGES Relations mondaines, Renseignements.**
M^m TELLE, 9, rue Brey (Etoile).**Mme JANE Soins d'Hygiène et de Beauté.**
7, r. du Faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).**SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains.**
19, rue Saint-Roch (Opéra).**Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE**
SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).**MARIAGES RENSEIGNEMENTS**
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

Dessin de G. Léonnec.



La femme coquette
Est une alouette

Que chasse au miroir
Un braconnier noir.